

saute au  
glimme dé-  
Vous osez  
que ces  
est tombé  
ent des lâ-  
s réagi de-  
tre arme !  
ui êtes un  
rouvé lors

t ce qu'on  
irrestation.  
jours tra-  
ils étaient  
pour m'ar-  
tu, j'aurais  
tres.  
— Taisez-  
âche...  
arrogante,  
erver pen-  
ées de dé-  
Paul Gri-  
barre eut  
voitante.  
ier est un

**US**

la suite de  
odèle, su-  
été filiale  
tentacule  
me d'état.  
tes haras-  
jes, flou-  
garbes de  
plaquet-  
is qui au-  
e poésie  
du Pré-

la politi-  
n la plus  
émontrer  
ours sol-  
en est,  
éloignés  
me pour  
re dans  
de son  
Besseige  
e miroir  
l'un des  
démésu-

E. S.  
nous p.  
ns Ma-

mancier John Knittel, l'auteur  
de « Via Mala », qui avait au-  
vi les débats de ce procès, me  
disait après le verdict :  
« Ythier est un nihiliste in-  
conscient, monstrueux. Je crois  
qu'Ythier est totalement dé-  
pourvu d'intelligence. Il est un  
amoral à l'état pur ! »  
On ne saurait mieux tracer le  
portrait de ce bandit devenu as-  
sassin et qui, à l'aube d'un  
froid matin de novembre, alla  
assez pâle, sans un mot, la ci-  
garette aux lèvres, vers la guil-  
lotine...

Jean ESPINOUZE

# LAURIN D'AIX MIS A NU chez SPINAZZOLA

**U**NE auréole plate de  
cheveux raides et  
blancs casquant sa  
tête luisante de grand  
air, Laurin arpenté le cours Mi-  
rabeau depuis des siècles.  
Il n'y a pas un platane qui ne  
l'ait vu, soudain, aux arrêts,  
l'œil figé d'effroi devant le rose  
mouvant d'une cariatide. Il n'y a  
pas une fontaine qui n'ait sur-  
pris la brinqueballante symphonie  
qu'il transporte dans son  
sac de marin. Il n'y a pas une  
route, un cabanon qui ne puis-  
sent se souvenir de Laurin au-  
trement que peignant.  
Depuis des lustres, on chuchotait  
que ce petit homme manchot  
tout de velours vêtu, pei-  
gnait. Pourtant il ne planta ja-  
mais son chevalet au pied du  
bon Roy, ni ne fut surpris un



pinceau rageur aux doigts. Et  
jamais de mémoire d'Aixoïis, qui-  
conque ne vit un centimètre car-  
ré peint par Laurin.

Dans les bois sombres de la  
place aux Herbes, on savait  
qu'il aimait le rouge, qu'il avait  
navigué, qu'il connaissait « les  
Amériques », avait été champion  
de course à pied. On disait même  
qu'il visait juste, et bien, et  
ne ratait jamais son coup. D'au-  
cuns allaient jusqu'à murmurer  
qu'il avait « fait plus d'un bon-  
homme », dans les remous de la  
Résistance. Mais ce que l'on ai-  
mait en lui c'était son bon coup  
de poing, la façon de se passer  
la langue sur les lèvres gercées  
de joie, les intarissables histoi-  
res dégorgeant de ses yeux  
pailletées.

Et le voilà qui, sans crier ga-  
re, devient un « Monsieur ». Son  
nom éclate en lettres de sang  
sur les affiches, les journaux ne  
parlent que de lui. Va-t-on perdre  
notre Gabriel ?

Rassurez-vous, bonnes gens,  
gens du zinc, gens de Bibémus,  
habités des collines et des clai-  
res fontaines. Gabriel Laurin  
vous reste.

Beaucoup plus qu'à nous. Hier,  
dans la galerie monacale et  
somp tueuse de Tony Spinazzola,  
nous n'avons vu, en fait, que

l'ombre de Laurin. Le véritable  
était bien au delà, dans trente  
mètres carrés de terre, de soleil  
et de ciel, écrasé de lumière et  
de joie, peignant pour son plus  
grand délire des biés mauves,  
bleus et verts de Prusse.

Laurin, vous ne le connaissez  
pas. Son affabilité n'est aussi  
grande que lorsqu'il vous échap-  
pe, le regard déjà accroché par  
une lumière connue de lui seul.

Je laisse aux critiques le soin  
de déceler chez ce peintre une  
authentique vision personnelle.  
A eux de dire qu'il a renouvelé  
la notion « du voir », qu'à force  
de contempler le figuratif, il en  
perçoit les lignes forces abstrai-  
tes et les valeurs couleurs qui  
en constituent la charpente.

Mais ce que « les profession-  
nels » du nombre d'or ne pour-  
rait — peut-être — pas décou-  
vrir, c'est ce que Blaise Cen-  
drars, lui, l'ami de toujours, a  
confessé dans une lettre inédite  
datée du 25 juillet 1946.

J'aime la peinture de Laurin  
parce que Laurin est un type  
qui s'en f...

Et c'est ainsi que ce peintre-  
né (né au soleil) rejoint l'ensei-  
gnement traditionnel de Louis  
David qui déclarait à l'un de ses  
élèves : « Si vous ne vous f...

l'art passer. Sous la menace  
d'être vendues, les Collettes  
ont, durant plusieurs mois,  
failli devenir la propriété de  
quelque richissime amateur  
étranger, à moins qu'elles  
n'aient été aménagées en hô-  
tel ou en restaurant à la mode

Il fallait une centaine de mil-  
lions pour conserver à la Fran-  
ce ce lieu où souffle encore  
l'esprit d'un artiste illustre. En  
quelques mois, cette somme fut  
trouvée grâce à la constitution  
d'un Comité dont l'action est  
loin d'être terminée. Philippe  
Gagnat, son secrétaire gé-  
néral, se souvenant que Renoir  
avait été le grand ami de son  
père, amateur d'art passionné,  
n'hésita pas à organiser à  
travers le monde, des exposi-  
tions de sa propre collection.  
(Il possède environ 80 Renoir).  
De son côté, la ville de Ca-  
gnes vota un emprunt de 43  
millions pour permettre l'achat  
immédiat du domaine.

Depuis plusieurs semaines la  
maison de Renoir est transfor-  
mée en un véritable musée, ou-  
vert tous les jours, sauf le mar-  
di, aux visiteurs qui viennent  
d'un peu partout. Ils s'y re-  
cueillent avec la même piété  
qu'ils le font au Louvre en fa-  
ce du Titien, de Rubens ou de

pas de la peinture, la peinture  
se f... de vous.

J'entends d'ici l'opinion des  
gens — des marchands, des col-  
lectionneurs, des amateurs de  
belle peinture ; l'opinion des  
critiques d'art ne comptant pas  
puisque Laurin s'en f... et que  
peindre l'amuse ; j'entends d'ici  
l'opinion des gens quand on ver-  
ra la peinture de Laurin à Pa-  
ris : « C'est bien ; ça ne me  
plaît pas ; ça n'est pas fini ;  
c'est trop avancé ; ce n'est pas  
assez abstrait ; on en fera quel-  
que chose ; c'est un existentia-  
liste... »

Mais Laurin peint dans la joie  
et au soleil.

Laurin s'amuse. Voyez ses des-  
sins de la campagne d'Aix. En  
trois coups de crayon, il capte  
son pays. La grandeur et la  
tendresse du paysage de Proven-  
ce. Ses jeux de lumière. Le vent  
les vignes des oliviers. Tout y  
est et la page paraît blanche.  
Et c'est ça qui est sérieux dans  
ce jeu. Car si on regarde bien  
on y découvre une multitude de  
petits personnages enfantine-  
ment de sa terre, et si on écoute,  
on entend le chant des cigales.

A vous maintenant d'écouter  
l'hymne à la joie de Gabriel Lau-  
rin pour qui le « Chant du Dé-  
part » est une ode à la Peinture.

Edmée SANTY